

La plume d'or

Ah ! il la connaissait bien sa montagne, le Nicolas ! A force de la parcourir été comme hiver, le moindre vallon, le plus petit rocher lui étaient familiers. Nicolas vivait avec sa femme, Marilou, à Saint-Martin-Vésubie. Il était un peu l'homme à tout faire du village, tour à tour bûcheron, berger, charpentier ou contrebandier. Contrebandier ! la belle affaire ! Lui préférait se dire colporteur ou commerçant. Il vendait en Italie des produits recherchés mais taxés de droits de douane fort élevés. A son retour, il ramenait d'Italie des produits qu'on avait bien du mal à se procurer de ce côté-ci de la frontière. Il faisait ainsi trois ou quatre voyages par an entre Saint-Martin et Entracque. On attendait sa venue avec impatience car il avait toujours des trésors avec lui. A Entracque, en particulier, il était accueilli à bras ouverts : « Oh ! Battisti ! Que nous ramènes-tu de beau aujourd'hui ? » Entre les deux pays, il passait, ou plutôt il vendait, du sel, du riz, du tabac, des alcools, des peaux, des bêtes même parfois.

La voie la plus aisée entre Saint-Martin et Entracque était celle qui empruntait le vallon de la Madone et franchissait le col de Fenestre. Seulement voilà, à cette époque, la frontière ne suivait pas la ligne de crêtes. Le roi d'Italie, qui avait sa réserve de chasse autour du massif de l'Argentera, avait voulu conserver les terrains situés de l'autre côté de la crête. Ainsi le haut vallon de la Madone, le Boréon étaient-ils italiens tout comme l'étaient la haute Gordolasque et le vallon de Mollières. Le poste de douane était situé au sanctuaire de la Madone de Fenestre. Evidemment, il n'était pas question pour Nicolas de passer par là ! Aussi, quand il revenait d'Entracque, arrivé au col de Fenestre, au lieu de descendre vers le lac, il empruntait un chemin de chamois qui, de rocher en rocher, le menait au Pas des Ladres, le col des voleurs, ainsi nommé parce qu'il était le chemin favori des contrebandiers. Nicolas n'aimait pas ce nom, ladre, comme si lui était un voleur ! Non, il rendait service, il faisait du commerce. Les voleurs c'étaient les états français et italiens qui osaient pratiquer des droits de douane excessifs sur des produits de première nécessité ou impossibles à se procurer d'un côté ou de l'autre. Oui, c'étaient bien eux les voleurs et pas lui, Nicolas Battisti, qui affrontait les dangers de la montagne pour vendre ses denrées ! Il faut dire que le Pas des Ladres n'était pas un col aisé à franchir. De par son orientation, la neige restait tardivement versant Boréon et les pentes raides devenaient alors un vrai danger ; plus d'un homme s'était déjà rompu le cou en s'aventurant imprudemment ou lourdement chargé sur ses pentes verglacées. Pour Nicolas tout s'était toujours très bien passé, jusqu'au jour où...

Il revenait d'Entracque, avait franchi le col de Fenestre et rejoint le Pas des Ladres. Arrivé au col, un vautour fauve, perché sur un rocher, semblait l'attendre et l'observait d'un air qui fit frissonner Nicolas. Un étrange pressentiment le gagna et il entama la descente avec infiniment de précaution, une descente d'autant plus périlleuse qu'il était lourdement chargé. Il attint néanmoins le lac de Tre Colpas sans encombres. Après l'émoi causé par sa rencontre inopinée avec le vautour, Nicolas se sentit mieux, il était au pays de la Cougourde, ce sommet emblématique du haut Boréon en forme de cougourdon. C'était LA montagne des Sanmartinois ; elle avait beau avoir été rattachée à l'Italie, c'était et ça resterait la montagne des Sanmartinois. Nicolas ne pardonnait pas à l'empereur d'avoir cédé la Cougourde au roi !

Le contrebandier avait franchi le verrou du lac de Trecolpas lorsqu'il entendit des voix monter vers lui. Surpris et vaguement inquiet, il resta aux aguets quelques instants quand, soudain, il vit surgir de la forêt une petite troupe de douaniers qui venaient dans sa direction. Il n'eut pas le temps de se cacher que déjà il était repéré :

« Là haut ! C'est lui ! C'est Battisti ! »

Il était fait comme un rat et ce qu'il ramenait ce jour-là pouvait le conduire à bien des années de bagne. Il ne pouvait pas tomber aux mains des douaniers, ni abandonner sa marchandise. Il ne lui restait plus qu'une seule solution, s'enfuir et semer ses poursuivants ; en contrebande, seul le flagrant délit peut vous conduire au bagne. Nicolas fit comme celui qui n'avait pas entendu l'appel des douaniers. Le plus tranquillement du monde, il quitta son itinéraire et se dirigea vers le plateau

des Sagnes, situé au pied de la Cougourde. Il disparut derrière un rocher et accéléra le pas. Il eut juste le temps d'entendre : « Le gredin ! Il nous échappe ! Dispersez-vous ! ». Les douaniers avaient évidemment prévu le scénario et élaboré un plan pour coincer le pauvre Nicolas. Tandis que deux hommes le prenaient en chasse, les autres redescendraient et se mettraient à l'affût à Peirastrèche et au vallon des Bessons ; ils couperaient ainsi toute retraite au fuyard.

Nicolas, tout en marchant à grandes enjambées vers les Sagnes, ruminait dans sa tête. Quelqu'un au village l'avait vendu et mis les douaniers sur sa trace, comment ceux-ci auraient-ils pu savoir qu'il passerait le pas des Ladres, ce jour-là ? Cependant, il était certain que les gabelous lui tendraient un piège et il n'était pas question pour lui de redescendre par le Boréon. Regagner l'Italie par le fond du vallon n'était pas possible non plus ; les cols, déjà fort raides côté «français», débouchaient sur des précipices vertigineux versant italien. Il ne lui restait plus qu'à gagner les lacs Bessons en franchissant les grandes pentes moutonnées surplombant le lac des Sagnes. Le problème était qu'il resterait bien en vue des gabelous et, chargé comme il l'était, ceux-ci auraient tôt fait de le rattraper si ce n'est de lui tirer dessus comme cela était arrivé par le passé à un de ses collègues. Comme il était hors de question d'abandonner sa marchandise - il en faisait une question d'honneur - il ne lui restait plus qu'à espérer un petit miracle pour échapper aux mains des douaniers. Et le miracle vint du ciel !

Nicolas venait d'entamer la montée vers les Bessons ; il sentait ses poursuivants gagner du terrain. Le ciel s'était couvert sans qu'il s'en aperçoive et tout à coup le brouillard tomba sur la montagne et l'enveloppa de son manteau humide. Nicolas poursuivi néanmoins son ascension. Puisque le ciel était de son côté, pensa-t-il, il continuerait de monter. Après les lacs Bessons, il irait au lac de Baissette et redescendrait le vallon des Erps ou franchirait le col du Guilié et resterait quelques jours en Italie. Après tout, ce qu'il transportait n'avait rien de répréhensible... tant qu'il ne franchissait pas la frontière !

Nicolas avait atteint les lacs Bessons et remontait les pentes du Guilié en direction de Baissette lorsque l'orage éclata. Le pauvre homme était au cœur du nuage d'orage. Une pluie de grêlons s'abattit sur lui tandis que la foudre frappait à droite et à gauche. Plusieurs fois, Nicolas crut sa dernière heure arrivée quand la déflagration et l'intense lumière de l'éclair étaient simultanées ou lorsqu'il vit la foudre faire éclater un rocher à quelques mètres de lui. Il lui fallait absolument trouver un abri, même sommaire, pour laisser passer cet orage qui n'en finissait plus. Nicolas, qui se vantait de connaître le moindre rocher de sa montagne, ne reconnaissait rien. On n'y voyait pas à plus de dix mètres et il ne savait plus s'il montait ou descendait, s'il avait franchi le petit plateau du col de Baissette, s'il se dirigeait vers les Erps ou vers le Guilié. Il avait perdu tous ses repères, tous les moutonnements se ressemblaient ! Les rochers étaient devenus glissants et étaient entrecoupés de petites vires herbeuses guère moins dangereuses. Nicolas devait faire attention à chaque pas. Le moindre glissement lui auraient été fatale, il le savait bien, même s'il n'y voyait goutte.

Un éclair, encore plus lumineux que les autres, lui fit fermer les yeux ; le fracas assourdissant du tonnerre retentit longuement dans ses tympans. Il rouvrit les yeux et c'est là qu'il la vit. Elle se tenait debout devant lui et irradiait de lumière dans sa robe blanche. Elle lui souriait et lui tendait les bras...

Que faisait cette femme en haute montagne, avec un temps pareil ? Qui était-elle ? Nicolas ne se posa aucune question devant cette apparition irréelle : ce visage serein, cette présence le rassérénèrent. La belle inconnue lui tendait les bras comme une invitation à la suivre, Nicolas la suivit donc. Sans prononcer une seule parole, elle l'entraîna dans la montagne, d'un pas sûr et déterminé, malgré un terrain instable, malgré le manque de visibilité. En baissant les yeux, Nicolas remarqua alors qu'elle n'était chaussée que de chaussures légères et pourtant elle semblait voler au-dessus des pierres alors que lui, avec ses gros brodequins ferrés, avait bien du mal à la suivre ! Après quelques minutes de marche, ils arrivèrent au pied d'une paroi rocheuse dans laquelle s'ouvrait une grotte que Nicolas n'avait jamais vue auparavant. La jeune femme conduisit le colporteur à l'intérieur de la cavité. Ils arrivèrent dans une vaste salle baignée d'une lumière divine. Au milieu de la salle se trouvait un lit couvert d'un drap blanc brodé de fils d'argent. Nicolas n'en

croyait pas ses yeux. Il pensa un instant qu'il avait été foudroyé, qu'il était mort et qu'il arrivait au paradis. Cependant, la belle inconnue s'allongea sur le lit et, toujours sans dire un mot, d'un simple regard elle invita Nicolas à la rejoindre. Quand il fut allongé à côté d'elle, elle lui prit la tête entre les mains et la posa doucement au creux de son épaule. Ereinté par sa longue course dans la montagne, le colporteur s'endormit aussitôt.

Son sommeil fut peuplé de rêves merveilleux dans lesquels l'inconnue du Guilié lui apparaissait dans toute sa beauté et sa fraîcheur, un lumineux sourire irradiant son visage d'ange. Nicolas rêva si intensément qu'il sentit des frissons d'extase parcourir son corps. Cet état de grâce et de légèreté dura toute la nuit. Au matin, il sentit des lèvres douces se poser sur ses lèvres. Il allait saisir entre ses mains ce visage qui se penchait vers le sien lorsqu'il se réveilla. Tout étourdi, le pauvre Nicolas ne savait plus où il était ; il flottait encore dans les limbes de son rêve et dans les délices de l'amour. Il essaya de rassembler ses esprits, refit dans sa tête le film de sa folle journée, regarda autour de lui et réalisa enfin où il se trouvait : il était seul dans la montagne au bord du lac de Baissette, dans la chaude lumière d'un beau matin d'été. Nicolas ne comprenait pas ce qui lui arrivait. L'orage n'avait pas été un rêve, la montagne en gardait encore la trace avec ces paquets de grêle restant à l'ombre des rochers. Pourtant, lui était sec et son sac aussi ! Ainsi il aurait passé la nuit dehors et il n'avait pas froid, à près de 2 800 m d'altitude ! Incompréhensible ! La jeune femme n'avait pas pu être un rêve mais où était-elle à présent ? Pourquoi avait-elle disparu ? C'était elle qui l'avait sauvé de l'orage, il en était persuadé. Il se leva et se mit à sa recherche. Il appela, seul l'écho de sa voix lui répondit. Il chercha dans les rochers l'entrée de la grotte mais il ne trouva rien.

Mille questions sans réponse trottaient dans sa tête. Perplexe, il reprit son chargement et descendit le long vallon des Erps, guettant en vain le moindre indice d'une présence humaine. La descente lui fut très pénible ; lourdement chargé et endolori par les courbatures il mit deux fois plus de temps que nécessaire pour arriver à la petite vacherie. De là, il ne rejoignit pas directement le Boréon où il craignait une mauvaise rencontre avec les gabelous. Il fit le détour par le Cavalet, descendit la Vallière du Terras, traversa le vallon de Salèse et remonta vers les granges de Terras et du Champet. Par un petit sentier en balcon dans la forêt, il gagna les granges du Baousset. Il s'y arrêta pour attendre la nuit avant de redescendre à Saint-Martin.

Il arriva chez lui au milieu de la nuit, fourbu mais heureux de retrouver son foyer et d'avoir pu échapper aux douaniers. Marilou l'accueillit avec soulagement. Elle avait passé une nuit blanche puis une journée entière à l'attendre. Elle était morte d'inquiétude depuis qu'elle avait appris que les gabelous étaient partis en mission dans le Boréon et les échos du terrible orage qui avait ébranlé la montagne résonnaient encore dans sa tête. Elle avait vu son homme, tour à tour, tombé aux mains des douaniers, abattu par une balle ou foudroyé par l'orage. Nicolas lui conta son étrange rencontre avec la dame blanche qui l'avait sauvé d'une mort certaine. Marilou l'écouta en silence et, à la fin du récit, lui sourit tendrement...

Le lendemain matin, Nicolas se promenait tranquillement dans les rues du village lorsqu'il rencontra un douanier :

« Oh Nico ! tu n'étais pas à la Cougourde avant-hier ?

- Oui, bien sûr.

- Alors c'est bien toi que nous avons vu de loin. Tu avais l'air de porter un sac bien lourd ?

- Ah pour ça oui, il était lourd ! J'avais trouvé une vieille souche de mélèze et je m'étais juré de la descendre pour la sculpter.

- On t'a appelé mais tu as eu l'air de t'enfuir.

- Moi ? M'enfuir ? Et pourquoi donc ? Je ne vous ai pas entendus sinon je serais alors venu vous saluer... »

Nicolas a vendu la marchandise ramenée d'Entracque à bon prix. Mais cette année-là il ne refit plus le voyage vers l'Italie, sa mésaventure du début de l'été l'avait passablement refroidi. Il n'a jamais osé raconter son aventure et son étrange rencontre à quiconque. Seule sa femme, Marilou, resta dans le secret de la dame blanche de Baissette.

Au début de l'automne suivant, Nicolas est remonté au lac de Baissette. De tous les trésors ramenés d'Italie, il avait gardé une étoile en soie dans l'idée de l'offrir à celle qui l'avait sauvé. Il a parcouru le vallon des Erps avant de parvenir au lac. La montagne était déserte et Nicolas poursuivit son ascension jusqu'au sommet du Guilié où il resta de longues minutes à méditer sur son aventure. Il ne se remit en marche que quand il réalisa qu'un orage se préparait. Il fut rattrapé par le mauvais temps au lac. Il avisa une roche surplombante où il trouva un abri sommaire alors que les éléments se déchaînaient. Bien vite, il fut entouré de nuées et il fit presque noir. Nicolas se sentit soudain très las et il s'endormit.

Quand il se réveilla, l'orage s'était dissipé et le soleil avait repris possession de la montagne. C'est alors que Nicolas remarqua que l'étoile qu'il avait posé sur le sol à ses côtés avait disparu. A sa place, il y avait une plume d'aigle en or...

Jacques Drouin
Inédit, librement inspiré de faits réels